

○ **Marginalisées sous les talibans, les femmes reprennent leurs droits en Afghanistan.**

○ **C'est devenu une force politique. Le 14 juin, plus de 2,5 millions d'entre elles iront probablement voter au deuxième tour de la présidentielle.**

○ **Dans les écoles comme sur les terrains de football, elles se battent pour faire avancer les mentalités. Le mariage reste l'obstacle.**

La percée des Afghanes

Au pays de la burqa, une équipe nationale de foot

Reportage **Christophe Lamfalussy**
Envoyé spécial à Kaboul

Sur sa page Facebook, Hajar Abulfazil porte le voile, des lunettes noires et baisse le regard vers le sol. Mais sur le terrain de football, cette étudiante en médecine à Kaboul est milieu droit. Elle est si talentueuse qu'elle fait partie de l'équipe nationale féminine de football.

Pour la voir jouer, il faut qu'un garde ouvre une vieille porte rouillée, puis montrer patte blanche et se rendre au tout récent stade de la fédération afghane de football de Kaboul. Il n'y a qu'une dizaine de spectateurs. Mais sur le terrain, elles sont vingt-deux à jouer un match de championnat, recouvertes de la tête aux pieds, déterminées à montrer que les femmes afghanes ne rasant pas toutes les murs, cloîtrées dans une burqa bleue.

L'équipe nationale féminine de football a joué son premier match officiel dans un tournoi au Pakistan en 2008. Et malgré une cuisante défaite (0-13) contre des militaires népalaises en 2010, elle progresse lentement dans le classement de la Fifa. Une victoire (4-0) contre le Pakistan en 2012, match à forte connotation politique, est son meilleur souvenir.

Mais l'important pour Hajar, 22 ans, c'est que les jeunes femmes afghanes puissent montrer une autre facette de leur pays. *"Tout le monde dit que le football est un sport d'hommes",* dit-elle. *"Nous voulons démontrer le contraire. Le basket ou le volley-ball, cela passe, mais le football c'est une autre affaire. Les familles peuvent venir voir le match mais pas les hommes en groupes, sinon le stade exploserait",* rit Hajar.

Des citadines

Aînée de quatre frères, l'étudiante est issue de la bourgeoisie de Kaboul. Elle reconnaît que les mentalités restent traditionnelles dans les provinces où les familles interdisent aux filles de jouer au football. Mais les mentalités changent dans la grande ville à l'ouest, à Hérat, et au nord, à Mazar, dit-elle. Le sud du pays, à majorité pachtoune, reste la région la plus conservatrice de l'Afghanistan.

Arezo Rahimi, 22 ans, est arrière centrale dans le dispositif 4-4-2 de l'équipe. Elle a appris à jouer au football en tapant la balle à l'école. Elle joue depuis sept ans dans l'équipe nationale. *"Au début, c'était difficile",* dit-elle. *"Mon père l'acceptait, mais pas ma mère! Elle trou-*

vait que c'était contre la culture traditionnelle." Mais au fil du temps, les choses se sont arrangées.

Une autre joueuse a reçu des menaces par téléphone de conservateurs lui demandant d'arrêter de discréditer l'Afghanistan, mais elle a tenu bon. "J'ai arrêté de jouer trois mois", nous dit-elle. "J'ai changé de numéro de téléphone et je n'ai plus jamais reçu de menaces."

Les 24 filles sélectionnées dans l'équipe nationale doivent faire face à une société très patriarcale. A Kaboul, les publicités pour le bodybuilding masculin abondent, plus rares sont les images de femmes. L'équipe n'a pas de sponsor et ses matches ne sont pas diffusés à la télévision.

"Quand nous voyageons à l'étranger, nous réalisons combien les gens dans ces pays soutiennent leur équipe nationale", raconte Hajar.

Invitée dans des tournois, inscrite dans le championnat de la Fédération de football de l'Asie du Sud, l'équipe a été confrontée à des cultures très différentes. A quatre reprises, elle s'est rendue dans des écoles de football de Berlin, Stuttgart et Francfort à l'invitation de la Fédération allemande. A chaque

match international, les joueuses reçoivent une prime de 200 dollars, un montant important en Afghanistan.

"Ce que les joueuses ne disent pas", nous précise Abdul Rasheed Azizi, directeur médias à la Fédération afghane de football, "c'est que, une fois qu'elles sont fiancées ou mariées, la plupart d'entre elles arrêtent de jouer. Nous venons d'avoir le cas d'une joueuse à qui son fiancé a interdit de continuer à jouer dans l'équipe nationale.

Cela nous pose un problème car une joueuse que nous formons à partir de l'âge de quatorze ans risque d'arrêter à 24 ans".

Le voile autorisé par la Fifa

Trois joueuses de l'équipe ne portent pas le voile car elles viennent de la diaspora afghane à l'étranger. La Fédération estime que la décision de la Fifa, en mars dernier, de reconduire pendant deux ans l'autorisation du port du voile sur les terrains de foot est une bonne chose pour les joueuses afghanes "car elles ne sont plus considérées comme des déviantes".

La demande avait été faite par l'Iran. Le voile avait été interdit par la Fifa en 2007 en raison de risques de blessures au cou et à la tête, puis toléré à partir de 2012. "Maintenant, le monde pourra regarder le foot féminin musulman", déclare, satisfait, le porte-parole de la Fédération.

La directrice d'école doit convaincre les maris

Reportage Christophe Lamfalussy
Envoyé spécial à Paghman

Un vieil homme à la barbe blanche ouvre le portique, il est le seul homme qui se trouve ce matin dans l'école pour jeunes filles de Niswan Paghman, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Kaboul.

Autrefois, pour rejoindre cette région à l'air pur, logée au flanc des montagnes du Wardak, il fallait emprunter une route encombrée et poussiéreuse. Aujourd'hui, une voie à quatre bandes est en construction dont profitent des riches Kaboullis pour construire des petits palais au milieu de cette zone verte et irriguée, fief de l'ancien chef de guerre Sayyaf.

L'école est propre, bien équipée, et un millier de jeunes filles la fréquentent. Elles sont âgées de 6 à 18 ans et viennent suivre les cours par rotation, le matin ou l'après-midi.

Un million de filles vont désormais à l'école

Très restreinte durant le régime des talibans, l'éducation des filles est certainement l'un des succès du gouvernement Karzaï et de la communauté internationale. Près d'un million de filles afghanes vont aujourd'hui à l'école, principalement au niveau primaire. "L'expansion du réseau des écoles a été remarquable, note un récent rapport de la Banque mon-

diale, et il y a eu aussi un accroissement du nombre de professeurs féminins, un facteur qui a eu un impact sur la fréquentation des écoles par les filles, spécialement aux niveaux plus élevés."

L'obstacle du mariage

Nilufar Ibrahim Khai, 36 ans, directrice de cette école, ne se plaint pas. Malgré le poids des traditions, les parents envoient de plus en plus leurs filles à l'école. Seul le mariage reste un sérieux obstacle à l'éducation.

"Ici les filles se marient entre 16 et 25 ans, dit-elle. Certaines sont mariées plus tôt. Regardez, je viens d'être informée que deux de nos élèves, âgées de 15 ans, vont être mariées. L'une d'elle va être mariée à un docteur qui a 30 ans."

"La différence d'âge est trop grande. Ce sera difficile, peste son adjointe, qui n'a que 21 ans. Ces deux filles ne vont pas passer les examens. Elles n'auront jamais le bagage de celles qui poursuivent les études."

Ce n'est pas à cause de l'islam, mais des traditions afghanes, que certaines filles sont obligées d'abandonner l'école en se mariant. Mais ceci est loin de décourager la directrice. En utili-

sant les réseaux traditionnels de la communauté (les anciens au sein de la choura, la mosquée) et les services d'un travailleur social, Nilufar se fait fort de convaincre le futur mari de laisser sa femme terminer les études.

Tout se discute à la mosquée

"La mosquée est l'endroit le plus important, dit-elle. Vous pouvez y trouver des mollahs, des professeurs, des membres de la choura, le malik (repré-

tant du gouvernement, NdR). Après la prière du soir, c'est l'endroit idéal pour se parler et établir un lien entre la famille et l'école. Je dis aux proches que quand une fille est malade, elle a besoin d'une docteure, que si elle va à l'école, elle sera instruite par une institutrice et si elle a un problème en justice, elle aura besoin d'une avocate. C'est comme cela que nous les convainquons", ajoute-t-elle.

Plus difficile est de convaincre un père sans emploi. "Ils ressentent une forme de honte de voir leurs filles acquiescer les rudiments d'une éducation", explique Nilufar.

La directrice de l'école a reçu quelques messages de menaces par téléphone, il y a deux ans, mais n'a plus jamais été inquiétée.

Pourtant, les talibans, toujours très mobiles et infiltrés dans la population, ne sont pas loin. Ils descendent parfois des montagnes dans ce Paghman où la ville du même nom abrite un mini-Arc de Triomphe bâti en 1919 par le roi Amanullah à son retour d'Europe.

Il y a quelques années, la bibliothèque d'une autre école de Paghman avait été incendiée par un jet de cocktail Molotov, mais ces incidents restent isolés.

En Afghanistan, le mariage est une véritable institution, saignant à blanc les finances paternelles. Ce sont les hommes (ou leurs pères) qui doivent

payer les frais du mariage. La fête de la fiancée peut coûter entre 12 000 à 30 000 dollars (y compris l'achat de vingt séries de vêtements) tandis que le mariage proprement dit coûte aux alentours de 8 000 dollars, selon les classes sociales.

“Nous avons connu trente ans de guerre, il nous faudra soixante ans pour changer nos coutumes”, constate, réaliste, Nazim, responsable d'Afghanistan Libre. Cette ONG franco-afghane fondée par Chekeba Hachemi fournit

du matériel et de la nourriture à cinq écoles de la région de Paghman. Ce matin, elle a apporté quelques manuels scolaires et un clavier d'ordinateur. C'est avec les petites rivières qu'on fait les grands fleuves.